

De l'influence américaine sur notre petit écran

Sylvie Gendron

Number 183, March–April 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49541ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, S. (1996). De l'influence américaine sur notre petit écran. *Séquences*, (183), 54–55.

De l'influence américaine sur notre petit écran

À voir la récente production de télé-séries québécoises, on pourrait croire que le Québec ne voit jamais ce que font nos voisins américains. S'il est vrai qu'une portion du public québécois regarde peu les émissions des grands réseaux américains (et c'est sûrement le cas du public à qui sont destinées les télé séries dont il est question ici), il reste que les versions françaises existent et qu'elles sont justement destinées à ce public. Autrement dit, on devrait savoir, d'une façon ou d'une autre, ce qui fait courir les Américains. Ici, le public ne s'intéresse peut-être plus tellement aux drames que vivent Pete et Lola. Quoique... Sortir d'un ancien 41/2 sur la *Rue des Pignons*, c'est bien beau, mais pour aboutir où? Dans la tête des concepteurs québécois, il faut rester chez nous. Ils ont raison; nos histoires sont encore les premières à pouvoir intéresser les téléspectateurs d'ici et c'est la moindre des choses. C'est lorsqu'il s'agit de les mettre en scène que le bât blesse. Pour innover, les Américains sont souvent les premiers à pondre les concepts les plus révolutionnaires. Donc, s'en inspirer, oui, les copier, non.

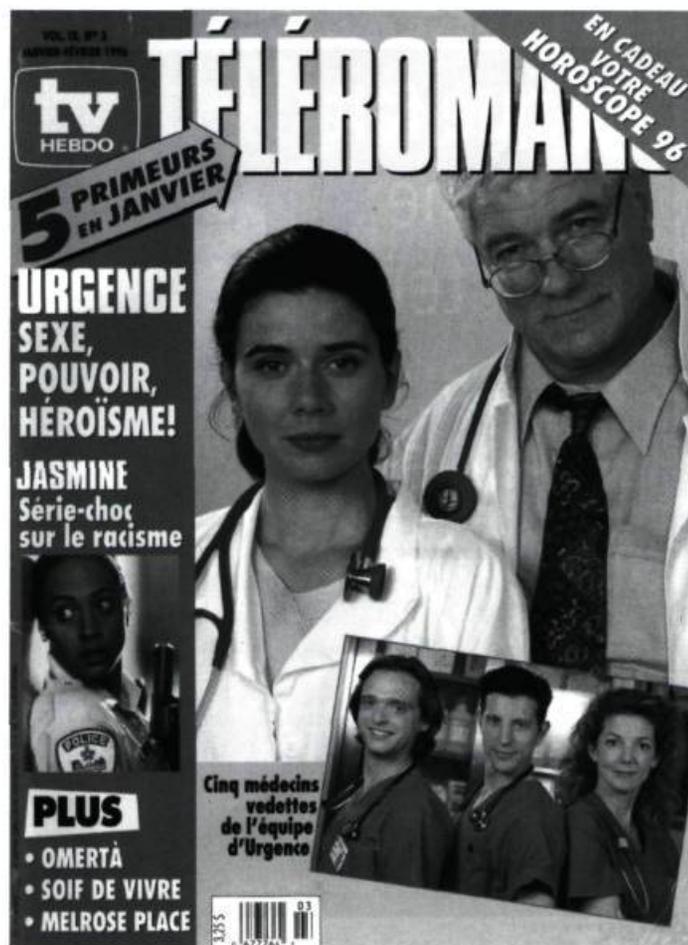
Ainsi, en novembre dernier, TQS nous a servi en quatre épisodes l'intrigue mirobolante de *10-07* dont la réalisation est signée Richard Ciupka. Qu'y a-t-on vu exactement? Une resucée de *NYPD Blue*: caméra à l'épaule, scènes de conversation filmées au téléobjectif, cadrage constamment décentré

bref, tout ce qui a permis à *NYPD Blue* d'acquérir une certaine réputation — scènes de fesses exceptionnelles. Le seul vrai avantage de cette illustration télévisuelle d'un récit somme toute assez banal, c'est que ça vous transforme le paysage urbain montréalais comme on ne l'aurait jamais cru possible. J'avoue avoir trouvé séduisante cette vision faisant de Montréal une grande mégapole bouillonnante, à l'instar de New York. Il fallait le faire. Le

désavantage cependant, mise à part l'impression de déjà vu, c'est que ça camoufle assez mal un mystère inutilement compliqué qui se conclut sur une note passablement décevante. En effet, le coupable commet des meurtres non pas par intérêt, besoin de vengeance ou pure méchanceté, mais parce qu'elle est mentalement perturbée. En 1995, il faut manquer sérieusement de culot pour oser nous servir la folie en guise de conclusion. Pourquoi donc avons-nous si peur de dévoiler le côté noir de l'âme humaine? Le travail de David Lynch n'aura donc pas fait avancer les choses en ce domaine?

Jasmine, la télésérie vedette du réseau TVA réalisée par Jean-Claude Lord, se veut au cœur des problèmes «ethniques» qui bouleversent nos vies. Elle emprunte à la fois à *Hill Street Blues* et à *NYPD Blue* (décidément, Steven Boccho aura fait des émules). Faux suspense, clichés, mise en scène souvent déconcertante, *Jasmine* n'aura peut-être pas les effets escomptés. La série souffre trop de son

désir d'être porteuse de messages, de mélanger spectacle et réflexion. Surtout, et c'est peut-être le plus surprenant, les acteurs ne sont pas à la hauteur. Ils se débattent avec des émotions fortes, trop souvent balancées sur la même note, la plus haute, la plus «vibrante». De quoi émouvoir les bonnes familles québécoises qui ne se seraient jamais questionnées sur le sort des Néo-québécois. La recette est simple mais les ficelles trop grosses. *Jasmine* man-





Linda Malo dans *Jasmine*

que trop de finesse et de subtilité pour être vraiment efficace.

Dans le genre chronique médicale, le trio Tremblay/Larouche/Poulette remporte la palme avec *Urgence*. Non contents de reprendre le concept inauguré par *ER* en 1995, ils en copient le style et l'ambiance, en beaucoup moins survolté, assaisonné d'une pincée de *Chicago Hope*. Le résultat? Une pâle imitation d'une série qui a déjà fait ses preuves et que le public d'ici peut voir et même

revoir, en anglais ou en français, au choix. On est en droit de se demander si les concepteurs de nos «adaptations québécoises» sont franchement idiots ou positivement malhonnêtes. Car le plus fort de l'histoire, c'est que le trio affirme n'avoir pas trop regardé *ER*, pour ne pas se laisser influencer (!). En dehors de la réalisation qui n'est qu'un pompage systématique de *ER*, disons que les personnages n'ont pas vraiment de quoi nous passionner. Là encore, les acteurs ne sont pas en cause puisqu'ils

sont impeccables. Il est simplement difficile de faire de l'or avec du plomb.

Mais le pire de l'écriture réside sans doute dans les dialogues, le plus souvent utilitaires. Comment, en 1996, dans une production de cette envergure, peut-on encore se servir des dialogues pour faire passer paresseusement l'information sur les personnages? Au lieu de laisser l'intrigue faire son travail, on bombarde le téléspectateur d'informations pratiques sur «qui fait quoi» procédé indigne de bons scénaristes. Je donnerais quand même une bonne note aux décors qui, il faut bien le dire, tiennent la route. C'est tout de même maigre pour une série dont on a vanté bien à l'avance les mérites, sans vergogne et sans égard pour le jugement du téléspectateur.

Pour *Omertà*, la série sur la mafia réalisée par Pierre Houle (*Scoop*), je n'aurai que des louanges, surtout parce qu'elle a le mérite de ne pas tomber dans le piège de la mode et de se vouloir, à juste titre, un produit original. D'abord, il n'existe pas en ce moment chez nos voisins américains de série traitant spécifiquement du sujet abordé par *Omertà*; donc, pas de mafia américaine sur laquelle s'appuyer. Ensuite, sa réalisation n'emprunte à aucun courant particulier et se contente d'une belle facture classique, impeccable et solide. Cadres nets, mise en scène sobre mais efficace, belle photographie au grain bien défini. On pense à *Law and Order*, une émission de facture plus traditionnelle. Ce qui fait la force de ces dernières, c'est la qualité de leurs intrigues et il me semble qu'on peut dire la même chose d'*Omertà*. De la belle ouvrage nullement tape-à-l'œil avec un souci de laisser se développer les situations, on table ici sur l'écriture des personnages et la validité des intrigues. Gros risque mais le résultat en vaut la peine.

Que notre télévision veuille se mettre au goût du jour, c'est très bien. Qu'elle tente de sortir des sentiers battus, c'est encore mieux. Mais produire des ersatz de séries américaines et clamer bien haut le mérite qu'on en retire, c'est beaucoup moins admirable. Nos artisans ne sont pas en cause: nous avons de bons comédiens et des techniciens capables de rivaliser avec les meilleurs. Ce sont plutôt les procédés des concepteurs qui gênent. Offrir au public québécois des succédanés d'émissions américaines, c'est méprisant. Lui faire croire que c'est un produit original, c'est carrément malhonnête.

Sylvie Gendron



Gildor Roy et Gilbert Sicotte dans *10-07*